

# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 29 ET DIMANCHE 30 AOÛT 2015



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## VISAGES DE PROF

La rentrée, c'est aussi ce moment où des cohortes d'étudiants découvrent quels professeurs leur enseigneront pour les prochaines semaines. Austères ou cool, showmen ou routiers pas revenus du cours classique, les figures de prof, comme les façons d'apprendre, sont nombreuses. Et dans notre imaginaire, qu'en est-il? Quels visages prennent les professeurs dans le roman québécois contemporain? Petite étude en temps de rentrée.

CATHERINE LALONDE

**M**aitre, passeur, mentor? Peut-être, mais le portrait des professeurs dans la littérature est loin d'être flatteur. «On voit deux modèles», expliquait-il y a quelques jours au *Devoir* David Bélanger, doctorant à l'UQAM, qui étudie les discours sur la littérature. Le premier modèle, c'est ce professeur qu'on retrouve également côté français dans le dernier Michel Houellebecq (*Soumission*, Flammarion, 2015). Un enseignant universitaire, un homme, qui utilise son savoir comme outil de «domination érudite et sexuelle sur les femmes», souvent ses étudiantes.

«On voit ce prof là chez Catherine Mavrikakis [*Ça va aller*, Leméac, 2002] comme dans La brèche [Boréal, 2008] de Marie-Sissi Labrèche, où le prof est décrit comme vraiment pédant, parlant sans cesse de Kafka pour charmer les gens. Le savoir ici devient une façon d'exercer un certain charme», précise celui qui se penche tout particulièrement sur une trentaine de romans de 1999 à 2012. Il nomme aussi *Tarquimpol* (Alto, 2007), de Serge Lamothe, où le narrateur voit un prof tenter de lui voler, par étalage de connaissance, une copine. Ou *Scrapbook* (Boréal, 2004), de Nadine Bismuth, en dérision, où «le cliché de ce prof semble surjoué», lui qui donne à ses conquêtes la possibilité de publier dans sa maison d'édition. «Au début de Putain [Seuil, 2001], aussi, où Nelly Arcan décrit l'entrée de l'UQAM, cette porte d'église au centre de sexshops. On retrouve encore cette opposition entre le «sacré du savoir» et une sexualité très présente.»

Prédateur sexuel, le prof de nos romans? David Bélanger rigole. «Oui, c'est étonnant à quel point... Dans tous les romans que je viens de nommer, le narrateur créateur se fait soit voler sa conquête, soit, si c'est une femme, conquérir, dominer par le professeur, le théoricien, le critique. Et c'est assez rarement heureux comme relation.»

Pourquoi une si sombre image? Le chercheur se risque. «La critique québécoise a occupé un rôle trop grand dans le rapport à la création et la littérature. [Le critique et ex-collaborateur au *Devoir*] Gilles Marcotte a mis ça en lumière en 1981, disant que l'institution, ici l'université, prend trop de place: elle précède les œuvres, qui deviennent alors de la nourriture pour l'institution. Ça forge un rapport de domination travaillé, trop présent dans la construction même de notre littérature.»

**L'école, cette prison**  
Le deuxième modèle de prof qui revient en trame dans le roman québécois colporte aussi une image négative de la grande école. Une image qui s'oppose à la création, parfois à la vie même. Comme chez Jean-Philippe Martel (*Comme des sentinelles*, La Méche, 2012), où le narrateur-chargé de cours raconte la littérature française sans arriver, hors ses classes, à sortir de ses petites misères. Chez Patrick Nicol, particulièrement dans *La blonde de Patrick Nicol* (Triptyque, 2005), l'opposition de l'enseignement à la création est démontrée par le dédoublement de Patrick Nicol le narrateur-écrivain et Patrick Nicol l'enseignant au cégep. «La littérature, y lit-on, est ce genre de vieille personne qui ne réussit qu'à parler d'elle-même.»

«Cette idée que la présence du critique est si dominante qu'elle oblige la littérature à parler d'elle-même est vécue comme une prison, poursuit David Bélanger. L'institution devient une prison.»

Comme dans *Pourquoi Bologne* d'Alain Farah (Quartanier, 2013), où le professeur se présente carrément comme prisonnier de l'Université McGill. Chez François Blais, celui de *Document 1*, où l'on voit le personnage de Sébastien Daoust, thésard qui a travaillé sur «le temps chez Paul Valéry», représentant parfait de l'institution, qui a tout abandonné pour aller construire des bateaux à Grand-Mère parce qu'il ne croit plus à l'enseignement de la littérature.

«Ce qui est étonnant, analyse de son côté David Bélanger, qui a aussi signé le roman *Métastases* (L'instant même, 2014), c'est que c'est dans l'imaginaire littéraire que l'université a le plus de pouvoir. On pourrait penser que la littérature deviendrait son défenseur, son parti même, mais c'est le contraire, poursuit l'aspirant au doctorat. Peut-être qu'il fallait passer dans une recherche d'indépendance par cette phase où l'université est vue comme castratrice, pour s'en libérer. Peut-être qu'il fallait dans les années 2000 cracher sur l'universitaire. Peut-être qu'on va aller ailleurs. Comme dans *Arvida* (Quartanier, 2011), un de rares livres qui proposent une autre image. Le narrateur vient de la ville, de l'université, y a acquis des connaissances, mais l'idée de l'universitaire disparaît dans celle du populaire, elle est détachée, libérée.» Comme dans la référence à

VOIR PAGE F 6 : PROF



Le goût des autres:  
Alain Farah lit  
**Olivier Cadiot**  
Page F 2



Le **TDH** est-il une  
fausse maladie?  
Page F 6

## VISAGES DE PROF

LE GOÛT DES AUTRES

## Le vingtième siècle a eu lieu

Alain Farah lit le dernier Olivier Cadiot

Le goût des autres, c'est ce lieu où un auteur lit, commente ou critique l'œuvre d'un autre qui l'inspire et à qui il voue une très grande admiration. Aujourd'hui, Alain Farah lit *Providence* (P.O.L.), dernière fiction de l'écrivain français Olivier Cadiot. Né en 1979, Alain Farah est poète et romancier (*Pourquoi Bologne*, Quartanier, 2013). Il a consacré sa thèse de doctorat à Cadiot et Nathalie Quintane. Et il est professeur au Département de langue et littérature françaises de McGill, en plus d'enseigner cet automne à l'Université Bar-Ilan de Tel-Aviv.

ALAIN FARAH

Dans *Figures II*, Gérard Genette rappelle cette intuition de Proust: le travail de l'écrivain consiste à mettre au monde un moi *sans fond*, un moi *sans moi*, le contraire d'un sujet. Donner vie à ce moi qui, paradoxalement, s'avère souvent le plus *profond*, relève d'une extraordinaire aventure de décentrement à laquelle s'emploie l'œuvre d'Olivier Cadiot, dès ce geste inaugural qu'a été *L'art poétique* (P.O.L., 1988). Depuis presque trente ans, chaque livre de Cadiot réactive avec singularité la question de la littérature, sa possibilité même dans un contexte où les récits perdent en intensité, et peut-être en vérité, ce qu'ils gagnent en transparence. En fiction, le dogme de l'authenticité fait des ravages.

## Les mots sont des atomes

Le neuvième livre de Cadiot est paru en janvier 2015. Le lecteur traverse en quatre temps, «*si l'on se représente le cerveau en forme de lac*», l'étendue de la surface émotionnelle déployée par l'écrivain. *Providence* fait en effet tenir quatre livres en un, prend la forme de quatre attaques, comme on le dirait en musique, quatre attaques qui font

apparaître, de manière amorphique, le «*je*» de l'écrivain, curieuse instance perpétuellement en orbite autour de la personne civile de l'auteur, ce «*je*» à envisager comme une fusée.

Quelle trajectoire Cadiot nous fait-il emprunter dans *Providence*? Celle de Robinson, d'abord, qu'on connaît depuis *Futur ancien fugitif* (P.O.L., 1993). Dans «*Quel lac aimons-nous*», la première par-

tie, le personnage adresse ses doléances à son créateur, si bien que le livre s'ouvre sur le divorce entre l'écrivain et sa doublure, sorte de passage obligé pour que ce livre s'écrive différemment de ceux qui ont précédé, son caractère autobiographique se donnant ici à voir sous un nouveau jour. J'emploie le verbe «*écrire*», mais c'est aussi autre chose: Olivier Cadiot fait du montage. La puissance de son projet ne se mesure pas aux histoires racontées, aux thèmes traités, mais au cisaillement de chaque phrase, microévènement dans l'évènement qu'est toujours le livre. Cadiot compose une élaboration moléculaire sur laquelle s'élève le corps du texte, si les mots sont des atomes. Pas besoin d'être docteur pour s'en

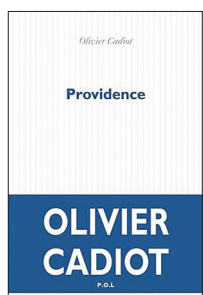
rendre compte: son œuvre est immunisée depuis la naissance contre la maladie de la linéarité narrative: «*On n'est plus au dix-neuvième siècle.*»

## S'expliquer aux animaux

La deuxième partie de *Providence* nous plonge dans la tête d'un apprenti auteur. Nous sommes au début des années 1980, en Allemagne. Pourquoi? A cause de Joseph Beuys, artiste Fluxus qui, en 1965, tient sur son sein, pendant trois heures, dans une galerie de Düsseldorf, un lièvre mort. Certaines choses s'expliquent mieux aux animaux, le sens de l'art, par exemple. La présence de Beuys permet à Cadiot de mettre en scène sa propre naissance comme créateur, lui dont l'œuvre est marquée par la conscience d'apparaître après les avant-gardes: «*Et si c'est terminé, qu'est-ce qu'on va devenir? Devenir moderne trop tard, c'est idiot.*» Nécessaire surtout: Cadiot réactive depuis son premier livre un des actes fondateurs de l'invention littéraire: muni de son «*cutter de chirurgien*», il prélève les mots, les ob-

serve, car «*on dirait une petite chose vivante qui bat sur une table de dissection*». L'écrivain quitte son pupitre pour écrire debout, et son crayon est un ciseau. Écrire est une performance, vivre aussi.

Les œuvres de Beuys, comme celle de John Cage, nous le rappellent sans cesse. Pour qu'une culture reste vivante, c'est-à-dire dangereuse, il importe de revendiquer activement la mémoire des plus virulents gestes de rupture, pas tant pour éviter de réinventer la roue, plutôt pour comprendre

OLIVIER CADOT  
PROVIDENCE

H. BAMBERGER

La puissance du projet d'Olivier Cadiot ne se mesure pas aux histoires racontées, mais au cisaillement de chaque phrase, microévènement dans l'évènement qu'est toujours le livre.

comment la briser à nouveau.

La troisième partie de *Providence* nous présente un Robinson devenu femme, puis deux jumelles zillionnaires, taxidermistes de la culture, qui tiennent William Burroughs captif

dans un musée. Avec *Illusions perdues*, Cadiot réfléchit à l'impossibilité d'écrire un roman dans une forme stable. Cette impossibilité ne survient pas faute de désir: «*J'ai envie de faire un Balzac.*» Évidemment,

on ne travaille jamais *ex nihilo*: «*Le récit a des tentacules. Un peu comme une plante qui chercherait désespérément un tuteur pour grandir. Et pour l'étouffer.*» Balzac comme tuteur, même si l'écosystème a changé. Car le problème du roman, du roman comme genre, je veux dire, c'est sa lenteur: «*c'est long de tout décrire*» surtout pour un écrivain de la vitesse. On passe donc très vite, dans cette «*étude de mœurs*» accélérée, de la nature, à la province, à la ville. Lucien de Rubembré est désormais une femme qui consomme des drogues de synthèse. Elle monte à la capitale pour réussir. Réussir dans quoi, à faire quoi? A rencontrer, après Beuys, Cage et Balzac, Burroughs, dont la protagoniste a de la difficulté à comprendre l'accent. Puis la jeune fille devient un vieil homme: la dernière partie de *Providence* raconte les confidences d'un photographe âgé, retiré dans un asile, au bord d'un lac. L'écriture devient presque mélancolique, le narrateur explique que «*lac vient du sanscrit et signifie dépression*», mais cette mélancolie n'enlève rien à la vitesse du phrasé: «*aucun délai entre les choses et vous; entre les choses et les choses; entre vous et vous.*»

Lisez l'œuvre d'Olivier Cadiot, vous verrez: avec ses narrateurs protéiformes et décentrés, avec sa mémoire de l'avant-garde, avec la vitesse avec laquelle se déplace sa phrase, il fait entrer, depuis trois décennies, le roman français dans le vingt et unième siècle.

Collaboration spéciale  
Le Devoir

## PROVIDENCE

Olivier Cadiot

P.O.L.

Paris, 2015, 256 pages

## ROMAN AMÉRICAIN

## L'école de l'adolescence

DOMINIC TARDIF

Les temps changent, mais l'adolescence, pas tellement. Les adultes ne cessent jamais de mentir, les professeurs, de ne pas savoir reconnaître l'authenticité intelligente, et l'autorité, d'accumuler les décisions mal éclairées.

C'est du moins l'opinion sans appel de Leonard Peacock. Dégoûté par tous les

«*petits connards*» qui fréquentent son lycée, abandonné par sa *rock star* déchuée de père comme par sa superficielle de mère, le jeune homme oisif se lève le matin de son 18<sup>e</sup> anniversaire enfin résolu à accomplir quelque chose. Quoi? Tuer son camarade de classe Asher Beal, avant de se suicider.

Le P38 avec lequel son grand-père a un jour achevé

un nazi dans le sac à dos, il consacre sa dernière journée sur Terre à dire adieu à son vieux voisin Walt, à son ami Baback, à la fille pour qui il a le béguin, Lauren, et à son prof Herr Silverman, miroir rassurant de sa propre inadéquation.

«*Mes camarades de classe font l'amour à leur ignorance et ça me déprime [...]*», pense Leonard pendant un des cours

de celui qui enseigne l'histoire de l'Holocauste, affligé par le conformisme des réponses qu'offrent ses collègues aux questions d'ordre éthique soulevées en classe par son mentor *de facto*. Des pensées d'ado, quoi.

## Gus Van Sant?

Mais la colère du tueur potentiel ne carbure-t-elle vraiment qu'à son mépris pour la

stupidité ordinaire? Bien sûr que non! À l'ère du politiquement correct, un roman *young adult* comme *Pardonne-moi*, Leonard Peacock de Matthew Quick (auteur de *The Silver Linings Play Book*, 2012) ne peut se permettre de décrire une violence dont la mère n'aurait pas été allumée par un abus ou un événement traumatique quelconque. Passons sur les détails, qui ne sont révélés qu'aux trois quarts du livre.

Cette façon plutôt paresseuse de chauffer son récit aux circonstances spectaculairement exceptionnelles marque les limites de ce roman, comme il marquait les limites d'un autre roman, de John Green cette fois, s'adressant au même public. *Nos étoiles contraires* (Fernand Nathan). Alors que les jeunes protagonistes du *best-seller* porté à l'écran avec grand succès l'an dernier tentaient de sourire malgré l'injustice du cancer qui les rongait, Leonard Peacock surnage afin de ne pas se laisser aspirer par le fond, malgré ce dont il a été victime.

Même en admettant que la maladie ou la violence sexuelle sont ici des métaphores, y a-t-il lieu de s'inquiéter de ce que ces choix narratifs charrient comme message? La douleur n'est-elle digne d'être exprimée que lorsque ses causes sont aussi graves?

Tout n'est pas à jeter, loin de là, dans ce roman à l'humour ironico-prévisible, mais efficace. Le personnage d'Herr Silverman, rare professeur-courage dans un monde d'automates de l'éducation, incarne bellement, et sans trop de clichés, un exemple d'homme serein par-delà sa différence.

En prenant bien soin de ne pas réhabiliter tous les adultes que déteste son narrateur, Matthew Quick semble attendre dans le détour les critiques qui voudraient l'accuser d'angélisme. Sorte de mélange en-

«*Tous les adultes que je connais détestent leurs jobs et leurs vies. Je ne connais personne de plus de dix-huit ans qui ne serait pas plus heureux mort [...], et cette pensée me conforte dans ce que je m'appête à faire.*»

Extrait de *Pardonne-moi*, Leonard Peacock

tre un film de Gus Van Sant, version édulcorée, et un épisode du téléroman *30 vies* (moins les dialogues bancals), *Pardonne-moi*, Leonard Peacock demeure néanmoins un livre écrit par un adulte qui a oublié comment l'adolescence seule offre de nombreuses raisons de vouloir se faire éclater la cervelle.

Collaborateur  
Le Devoir

## PARDONNE-MOI, LEONARD PEACOCK

Matthew Quick

Traduction de l'anglais de Fabienne Vidallet

Robert Laffont

Paris, 2015, 324 pages

Initiatives

Intervention collective, mobilisation locale et hébergement des aînés

Yvan Comeau  
Michel Desrosiers  
Laurence Martin-Caron

Presses de l'Université du Québec

Comment mettre sur pied des projets collectifs locaux d'hébergement pour les aînés? À quelles conditions l'hébergement associatif peut-il offrir des services de qualité et à prix abordable?

INTERVENTION COLLECTIVE, MOBILISATION LOCALE ET HÉBERGEMENT DES AÎNÉS

Yvan Comeau, Michel Desrosiers et Laurence Martin-Caron

2015 | 212 pages | Collection « Initiatives »

ISBN 978-2-7605-4306-5

22\$ PAPIER 1500\$ PDF EPUB

PUQ.CA

Presses de l'Université du Québec

On a tous besoin de savoir POUR AGIR

# VISAGES DE PROF

## Désobéir

DANIELLE LAURIN



Élise Turcotte surprend avec ce court roman hybride, à double fond et double structure, à cheval entre deux lignes. *Le Parfum de la tubéreuse* oscille entre deux mondes parallèles qui, par un effet miroir, en viennent à se confondre.

Elle le disait déjà dans son livre précédent, *Autobiographie de l'esprit* (La mèche, 2013), donné à lire comme une visite intime de son atelier d'écriture: «Car ce que je cherche à capter, c'est bien plus l'ambiguïté de la réalité que sa clarté donnée comme vérité.»

Étrangeté, mystère, paradoxes. Omniprésence de la mort, bien sûr. Et appels d'air, éclaircies, pour ne pas dire illuminations, au milieu de cette sombre ménagerie. Élise Turcotte ne lâche pas le morceau. Tout est là. Mais en condensé, autrement. Et pas seulement.

Ici, l'auteure de *La maison étrangère* (Leméac, 2002) et de *Pourquoi faire une maison avec ses morts* (Leméac, 2007) va très loin dans l'exploration d'une vision onirique du monde. Il faut accepter de se retrouver dès le départ dans un univers qui nous échappe, dans lequel tout semble prendre figure de symbole, mais sans clé pour se débrouiller. Du moins dans un premier temps.

Les métaphores filent, maillées, énigmatiques. On se demande à quoi s'accrocher, quoi prendre au pied de la lettre. Flottement. Comme dans un rêve. Ou un cauchemar. C'est dense, surréaliste. Mais en même temps, quelque chose de chirurgical dans l'écriture: une grande maîtrise s'en dégage. Quelque chose se joue là à notre insu, qui s'impose, de façon souterraine.

Et puis, très vite, nous basculons dans la réalité la plus concrète, directe, explicite, triviale. C'est la joute entre ces deux extrêmes et leur résonance en écho qui constituent le cœur du roman. Travail d'orfèvre, œuvre de transfiguration, *Le Parfum de la tubéreuse*.

D'un côté il y a l'avant, de l'autre, l'après. Avant la mort, après la mort. Nous alternons entre les deux. En commençant par l'après. Que se passe-t-il une fois mort?

L'héroïne et narratrice de l'histoire n'a pas la tâche facile, au contraire. En quelque sorte *alter ego* de l'auteure qui a elle-même longtemps enseigné la littérature au niveau collégial, Irène se voit condamnée, après sa mort, à poursuivre sa tâche de professeure. La voici emprisonnée dans un bunker orange brûlé, autant dire au purgatoire, contrainte d'enseigner la littérature à un groupe de jeunes êtres fantomatiques.

Elle ne dispose que d'un seul livre: *Dialogues en paradis* (Gallimard, 1991), de l'auteure chinoise Can Xue. Un recueil de nou-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

«Ce que je cherche à capter, c'est bien plus l'ambiguïté de la réalité que sa clarté donnée comme vérité», affirme l'auteure Élise Turcotte.

velles qui, du temps de la vie terrestre d'Irène, lui avait été offert par son amoureux et était devenu son livre de chevet.

Dans le même temps, elle avait adopté un parfum. Un parfum issu de la tubéreuse, cette fleur à l'odeur inquiétante tout autant qu'érotique. Ce même parfum qui est à l'œuvre dans l'une des nouvelles de *Dialogues en paradis*, livre-vestige, unique souvenir qu'a eu le droit d'emporter Irène avant d'être emmenée dans le bunker.

«J'ouvre le livre de Can Xue à l'endroit où il est question de la tubéreuse et je caresse le mot avec mes doigts. Parfois, une seule image suffit à me transformer.»

### Enseigner autrement

On peut faire des miracles avec un seul ouvrage littéraire. Même devant une classe de fantômes «encore embrigadés dans le réalisme».

Les amener à quitter «les rives étroites du rationalisme», c'est ce que s'emploiera à faire Irène, à sa façon.

«J'ai envie de leur raconter. Que Can Xue écrit pour se venger, pour exhaler des bouffées de miasmes. Cela irait à l'encontre de tout ce qu'ils ont déjà appris. La littérature concevable et guérisseuse.» Pour Irène, c'est certain: «Il n'y a pas d'optimisme en art.»

La littérature comme source de transformation, outil de résistance. L'enseignement de la littérature, pareil. C'est essentiellement ce en quoi continue de croire Irène après sa mort. Même si c'est ce qui l'a perdue en quelque sorte. Désobéir: l'un des motifs récurrents de son parcours sur terre.

Alternant avec les chapitres consacrés à son état de morte-vivante au bunker, ceux remontant dans le passé de l'enseignante nous la montrent déterminée, envers et contre tous, à pratiquer son métier avec fougue, soucieuse de

transmettre son amour des mots et d'ouvrir les vannes de l'imaginaire chez ses élèves. Il y a aussi dans le décor une histoire d'amitié trahie, sur fond de printemps érable.

Dans les deux cas, dans sa vie passée et dans l'entre-deux du purgatoire, l'héroïne et narratrice du roman, en digne représentante de l'auteure peut-être, refuse de lâcher le morceau. Dans les deux cas, le refus de l'enrégimentement domine. La rébellion prend corps. Et si les livres eux-mêmes prenaient corps dans la vie?

Entre fable noire et plaidoyer clairvoyant, *Le Parfum de la tubéreuse* offre un regard tout sauf complaisant sur la littérature et son enseignement.

### LE PARFUM DE LA TUBÉREUSE

Élise Turcotte

Alto

Montréal, 2015, 130 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

### L'humeur noire de Soublière

CHRISTIAN DESMEULES

«Je crois que la vie se divise entre l'horrible et le misérable», disait sans rire, mais avec une pointe d'ironie, Alvie, l'*alter ego* de Woody Allen dans *Annie Hall*.

C'est un peu le même teint — mais désespérément sérieux dans le désespoir — qu'ont les êtres de papier d'Alexandre Soublière, qui a un faible pour les personnages déracinés, sans allégeances, moroses. Des misanthropes à tendances sociopathes, comme Sacha et Charlotte, le couple maudit de *Charlotte Before Christ* (Boréal, 2012), le premier roman de l'auteur de 30 ans.

Roman d'anticipation et de romantisme noir campé dans une ville sans nom, son second roman, *Amanita virosa* — nom d'un champignon mortel aussi appelé Ange de la mort — a pour protagoniste un ingénieur en informatique de 27 ans, un as du piratage convaincu de sa supériorité.

Après quelques années comme employé de Sécurité KJV, «une armée privée à la disposition des gouvernements qui veulent bien se la payer», Winchester Olivier s'est associé avec Samuel Colt, un policier à qui il a sauvé la vie un jour.

Avec Hyaena, leur création, ils s'introduisent partout et installent des caméras pour répondre aux fantasmes de voyeurisme les plus poussés de leurs clients. Voir sa voisine dans son plus simple appareil? Reliquer des «femmes girafes» en train de se masturber? Espionner son ex? Hyaena, pour qui en a les moyens, est «une extension de la pornographie, du libéralisme, de l'anarchie, des réseaux sociaux, du voyeurisme, de l'amour, de la jungle, du temps, du pouvoir, de l'imaginaire.»

### Voir noir

Personnage sans morale et sans amis, Winchester carbure à l'argent et au cynisme, à l'eau de pluie et aux documentaires animaliers. «J'ai toujours été un garçon assez fâché, contre tout et rien, raconte le narrateur d'*Amanita virosa*. Étudiant, mon but était de trouver un remède à tous les maux de la terre, ou l'équivalent: développer un virus qui infecterait chaque ordinateur vital au pays pour ensuite détruire la planète. Nucléaire. Despotisme. Peste noire. Miam.»

À la faveur d'un nouveau contrat, cet homme désabusé tombera amoureux de la très jeune épouse d'un «vieux milliardaire ratatiné». Elsa, une «artiste hip-hop-mode-médié-

vale-électro que les jeunes aiment». Cécili, la seule femme qu'il avait aimée auparavant, l'avait «abandonné» il y a deux ans après avoir découvert la collection d'armes à feu qu'il cajoilait dans son sous-sol. Au fil de quelques épisodes romancés, il se verra forcé d'exposer à sa nouvelle flamme sa véritable nature, au risque de la voir elle aussi décamper.

Commentaire sur le voyeurisme qui contamine notre époque, regard sur l'impossibilité de connaître autrui («Rien ne sert d'essayer, on ne connaît jamais personne»), le point de départ d'*Amanita virosa* présente un intérêt réel, mais Alexandre Soublière y injecte une dose indigeste et presque létale de romantisme noir, dégoulinant de pathos. Un vernis sirupeux qui empêche son œuvre d'accéder à la terrifiante lucidité d'un Houellebecq, par exemple.

Un rapide florilège? «Je rêve d'un monde où la digestion n'existe pas. Où l'anorexie serait la norme puisqu'il n'y aurait simplement pas de nourriture.» «Les tireurs de masse sont probablement les vrais héros de la modernité. Ils refusent de rêver.» «Je pleure beaucoup. Je pleure presque tous les jours. Depuis longtemps. Trop longtemps. Il



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Alexandre Soublière

faudrait peut-être que je consulte un ophtalmologiste pour voir s'il peut m'aider à trouver la provenance de toutes ces larmes.» «Elsa, je ne t'ai jamais trouvée aussi belle. Et fragile. Cassable. Anémique. Morte. Dépendante. Triste. Tu es la solution à tout.»

Mais pas de «dynamitage» de la langue française, cette fois, dans cet éloge de la destruction et du chaos — comme certains l'avaient évoqué au sujet de *Charlotte Before Christ*. Le style, ici, a l'habituelle saveur fade des romans qui ont plutôt l'air de scénarios maquillés.

Collaborateur  
Le Devoir

### AMANITA VIROSA

Alexandre Soublière

Boréal

Montréal, 2015, 312 pages

## PALMARÈS

Du 17 au 23 août 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

Romans québécois		
1	La maîtresse d'école	Ismène Toussaint/Les Éditions réunies -/1
2	La Justicière. La finale des coupables	Marc Aubin/Apothéose 2/14
3	Six minutes	Christine Brouillet/Druide 1/13
4	Journal d'un étudiant en histoire de l'art	Maxime Olivier Moutier/Marchand de feuilles -/1
5	Je t'ai dans la peau...	Kim Messier/Mortagne -/1
6	Baiser • Tome 2 La vengeance de la veuve joyeuse	Marie Gray/Guy Saint-Jean 5/11
7	Tu peux toujours courir	Valérie Chevalier/Hurtubise 4/20
8	Une autre histoire de famille • Tome 3 Séparations...	Claudie Durand/Les Éditions réunies -/1
9	L'épicerie Sansoucy • Tome 1	Richard Gougeon/Les Éditions réunies -/1
10	L'épicerie Sansoucy • Tome 2 Les châteaux de cartes	Richard Gougeon/Les Éditions réunies -/1

Romans étrangers		
1	Quinquante nuances de Grey par Christian	E. L. James/Lattès 1/4
2	La fille du train	Paula Hawkins/Sonatine 3/13
3	After • Tome 4 Le manque	Anna Todd/Homme 2/2
4	L'instant présent	Guillaume Musso/XO 4/22
5	La boîte à musique	Mary Higgins Clark/Albin Michel 5/9
6	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont   Versilio 8/28
7	Le choix Janson	Justin Scott/Grasset 6/2
8	Tuer Alex Cross	James Patterson/Lattès 7/5
9	Marlée à un inconnu	Sylvia Day/Flammarion Québec 9/10
10	After • Tome 1 La rencontre	Anna Todd/Homme 10/12

Essais québécois		
1	La vie habitable. Poésie en tant que combustible et...	Véronique Côté/Atelier 10 -/1
2	Dany Laferrière à l'Académie française. Discours de...	Dany Laferrière/Boréal 3/10
3	Djihad.ca. Loups solitaires, cellules dormantes et...	F de Pierreborg   V Larouche/La Presse -/1
4	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 4/42
5	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 1/15
6	Le petit Hébert. La politique canadienne expliquée à mon...	Chantal Hébert/Rogers -/1
7	11 brefs essais contre l'austérité	Collectif/Somme toute 5/3
8	La souveraineté en héritage	Jacques Beauchemin/Boréal 8/7
9	Social-démocratie 2.0. Le Québec comparé aux pays...	Collectif/PUM -/1
10	L'austérité au temps de l'abondance	Collectif/Liberté -/1

Essais étrangers		
1	Du bonheur. Un voyage philosophique	Frédéric Lenoir/Fayard 1/27
2	La civilisation du spectacle	Mario Vargas Llosa/Gallimard -/1
3	1000 coups de fouet. Parce que j'ai osé parler librement	Raif Badawi/Éditio 2/10
4	Cosmos. Brève encyclopédie du monde	Michel Onfray/Flammarion -/1
5	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 3/12
6	Le bonobo, Dieu et nous	Frans de Waal/Actes Sud -/1
7	Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique	Naomi Klein/Lux 9/2
8	Vivre sans pétrole. Plaidoyer en faveur des ressources...	Bernard Bertrand/Plume de carotte -/1
9	Remèdes mortels et crime organisé	Peter C. Gotsche/PUL 8/15
10	L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones	Noam Chomsky   Andre Vitchek/Ecosociété 4/4

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

« Je me tiens loin des autres. Surtout depuis Cécili. Mais avant aussi. Leur stupidité, leur naïveté, leur petitesse. Ça me rend triste. »

Extrait d'*Amanita virosa*

## VISAGES DE PROF

## Prochain semestre



LOUIS HAMELIN

Le « roman de prof ». Péjorative, l'expression appelle le cliché. Ce serait presque un genre littéraire en soi. Les États-Unis d'Amérique, où les poètes et les romanciers ont depuis longtemps déserté les tavernes de New York, les bars de Key West et les colonies hippies de San Francisco pour se réfugier à l'université, seraient le plus fertile terreau du roman de prof. Sauf que, curieusement, une fouille sommaire des vastes espaces ensevelis de ma bibliothèque mentale révèle un seul bouquin mémorable pouvant être rattaché de près ou de loin à ce courant: *Bruit de fond* (Babel), de Don DeLillo, une sombre et hilarante parodie des *cultural studies* américaines, avec ses séminaires sur les accidents de voiture (*car crash seminar*, c'est tellement plus puissant en anglais, comme les trois quarts de DeLillo). Loin de la ronronnante intrigue sur le ton *base teacher meets girl* (ou *boy*, ou autre chose), *Bruit de fond* nous donne le choix: on peut y voir le chef-d'œuvre du roman de prof ou décider que le huitième livre de DeLillo est autant un roman de prof que le *Prochain épisode* d'Aquin est un roman d'espionnage.

Au Québec, le même rapide inventaire mental fait débouler les noms suivants: Yvon Rivard (le Nicolas du *Milieu du jour*, chez Boréal), Mélissa Grégoire, Patrick Nicol, Lynda Dion (*La maîtresse*, Hamac). Et leur « maître » à tous (si je puis me permettre): le Gérard Bessette du *Semestre* (Québec Amérique). À ma connaissance, Bessette est le seul écrivain-professeur québécois à avoir raconté un cours. Lecteurs et étudiants, matière du cours et substance du livre se confondent. *Le semestre* est le grand classique du genre, le *Bonheur d'occasion* du roman de prof, avec son style idiosyncrasique, sa manie psychocritique, son intrigue aussi désuète et indéfendable (aujourd'hui) que les chasses au lion de Papa Hemingway, avec son libidineux prof-auteur vieillissant et sa jeune étudiante de service — toujours la plus brillante de la classe, évidemment.

## Le comptable privé d'Hubert Aquin

Avec de pareils fantômes publiquement revendiqués, Bessette, en 2015 à l'UQAM, se retrouverait sous haute surveillance. Comment le protéger de lui-même? Une caméra celée dans le gyproc de son bureau? Un bracelet électronique qui se met à biper dès qu'une crépusculaire montée d'hormones échauffe le vieux sang? Il y a 30 ans, Bessette était l'écrivain en résidence de l'UQAM. 1985. C'est l'année où mon futur père Fouettard préféré, Gilles Marcotte, m'écrivait du haut de sa montagne (je le cite de mémoire): «*Mon sieur, je ne sache pas que l'on ait jamais appris à écrire à l'université.*»

Il faudrait encore quelques années pour

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC FONDOS ANTOINE DESILETS  
L'écrivain Hubert Aquin, photographié par Antoine Désilets dans les années 1960.

que, osant enfin marcher dans les traces de mon héros, Ken Kesey, je réussisse à m'asseoir dans la version locale de l'un de ces ateliers de *creative writing* qui, de loin, déjà à cette époque, commençaient à ressembler à

de petites usines d'auteurs à succès *made in America*. En attendant, pour faire quelque chose de ma vie, je me suis inscrit à une maîtrise en sciences de l'environnement. À la cafétéria de l'UQAM, je pourrais théoriquement

croiser le chemin d'un Gérard Bessette en train de jongler avec ses flacons de pilules et de troquer des gélules de toutes les couleurs avec un collègue du département. Il est assis dans la verrière d'un pavillon qui porte le nom d'un autre grand consommateur de comprimés: Hubert Aquin.

À l'UQAM plane toujours l'ombre d'Aquin, qui y fut un peu plus qu'un prof-écrivain ordinaire. Cet homme qui, au restaurant, après un repas princier et un dernier cognac, repoussait sa chaise, foudroyait le serveur du regard et déclarait, avec une grandiloquence rien de moins que réjouissante: «*Je suis Hubert Aquin*», avant de filer à grands pas vers la sortie sans attendre l'addition, cet homme fut placé, un temps, à la tête du Département d'études littéraires de l'université. Sous haute surveillance, d'une certaine manière. Il faut vraiment que le train de vie uqamien de ce p'tit gars de la rue Saint-André ait été somptuaire pour que, début des années 1970, à la fin de la plus longue période de croissance continue des temps modernes, bien avant le fiasco de l'ilot Voyageur, l'actuel régime «austéritaire» et les budgets sabrés tous azimuts, l'on s'émût, en haut lieu, des frasques de ce flambeur des finances facultaires avant de l'être de sa propre cervelle. Hubert Aquin et Mike Duffy, même combat?

## Louis Hamelin, professeur

S'il faut en croire le prof qui confia la chose à l'étudiant de maîtrise que j'étais il y a un quart de siècle, un poste de vérificateur comptable fut créé spécialement pour scruter les dépenses du directeur d'alors, poste qui existait d'ailleurs toujours, me jurait mon interlocuteur. Mais cette histoire d'un comptable embauché pour suivre Aquin à la trace serait une légende urbaine que je ne la chérirais pas moins, tout comme je chéris l'image, peut-être tout aussi fictive, d'un Bessette en *pusher* de pilules à la cafétéria de l'UQAM.

Je les chéris peut-être par une instinctive nostalgie d'un temps situé avant la terreur électronique et les lynchages en ligne, d'une époque où on demandait à la littérature d'être bien faite plutôt que politiquement correcte, à ses enseignants d'être passionnés plutôt que rose bonbon. La littérature n'a rien à voir avec un cours de morale, elle n'est pas une école d'hygiène sociale. C'est pourquoi je puis à la fois aimer les histoires de safari d'Ernest Hemingway, m'émouvoir du sort d'un gros chat appelé Cecil et maudire un certain dentiste du Minnesota.

Quant à moi, je n'ai nulle intention de partager mon Synthroid et mon Coumadin, ni de mettre personne en faillite lorsque, dans un peu plus d'une semaine, à titre de professeur invité, je tâcherai de mettre mes pas dans les traces de ces personnages à l'ombre du vieux clocher de l'église Saint-Jacques. J'ai déjà hâte de dire à mes étudiants que dans une annexe du journal d'Aquin, sur la liste des journalistes et des personnalités à qui l'auteur voulait que l'on fit parvenir un exemplaire dédicacé de *Prochain épisode*, on tombe sur le nom de Fidel Castro. «*Cuba coule en flammes...*» Et Aquin, pas encore.

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Pascal Quignard, l'enfant prodige de la culture

Pour l'auteur, lire, c'est refaire le long entretien qui permet d'inventer

GUYLAIN MASSOUTRE

Pascal Quignard signait en 1996 *La haine de la musique* (Calmann-Lévy). Quelle mouche avait piqué ce mélomane? Le même bourdonnement revient dans *Critique du jugement*. Car l'écrivain a choisi cet art de la critique, la *krisis*, pour dénoncer le besoin d'évaluer, de hiérarchiser, de rejeter et de plaider, qui fonde le jugement.

D'un coup sont visés les jurys, les écoles, les médias, les éditeurs, les professeurs, bref, tout ce qui fait profession d'établir des normes, impitoyables outils de l'intégration ou du rejet. À la place, il fonde une œuvre dynamique de savoirs anciens et modernes, sans querelle entre eux, remixés, dont il décline sans fin l'objectif, tel *Sur l'idée d'une communauté de solitaires* (Arléa, 2015).

Critique du jugement, donc, ou critique du sujet, ce bien nommé qui obéit. Critique de l'individu, ce corps à proprement parler divisé. Critique de la langue acquise au prix du contenant perdu, de l'appartenance au premier paysage. Critique du jugement dernier, qui interdit l'inversion symétrique, alors que relire le mythe d'Orphée rappellerait notre besoin de réversibilité.

## Lire en empathie

Juge, il l'a été de 1969 à 1994. Depuis lors, il a retrouvé la liberté absolue de lire sans évaluer. «*La lecture vraie, c'est s'abîmer dans ce qu'on a sous les yeux sans souci du*

«*Prends à part chaque chose. Dénude-la du langage. Reviens sans cesse au mot derrière l'idée, à la chose derrière le mot.*»

Extrait de *Critique du jugement*

futur. [...] C'est assentir, avec un peu d'angoisse, totalement, au sentir autre. » Ses proies bondissent. Et, de sa volonté olympique de chevaucher la force débusquée des mots, il traque leur vitalité impossible à chasser.

Sa passion des mots est étymologique. Le juge, écrit-il, dit le «*ius*», la formule sacrée. «*À mort!*» Et Quignard de dissenter sur tout ce qui tranche, qui clive, qui produit de l'exécration. À quoi il oppose «*l'inévaluable*»: la nature, le ciel, le feu. Ensuite, sa pensée se fait allègre. Ne pas être solitaire, ni porte-parole, ni recrue, ni reproducteur, mais créer, c'est rompre la langue, la tradition, l'opinion.

Tout dans la pensée dément, selon lui, l'allégeance et le jugement. Légèreté impromptue et paradoxale qui se métamorphose au fil de ses livres, faits de culture tout opposée à l'actualité, et pourtant si neuve. Tandis qu'on élimine la lecture des classiques, il prouve que tout y est pourtant déjà pensé.

## Gagner l'éther

Lire Quignard est une bifurcation antigrégaire. Radicale.

Nulla ascèse pire, nul effort plus soutenu que sa méditation sur l'acte de penser. «*Ne plus juger, c'est sortir de prison. C'est sortir de la dépendance puérile, de la peur de mal faire, de la crainte d'être ridicule. C'est sortir de l'esclavage familial, puis scolaire, puis sectaire, puis social, puis national.*» On voit l'effet. Pour sentir le ravin, les enjeux, la bataille, on suivra l'esprit d'escalier descendant auprès des congrès qui dévorent les pieuvres dans un puits profond: au savoir de l'écrivain.

Vertige des extases, lire sans prescription, en noble quignardise, par-delà les acquis et les références! Cette psyché libérée, nietzschéenne et lumineuse, combat le «*silence sournois, anxieux, passionné*» de ceux qui foncent dans la vengeance, le pillage et la destruction. Viatique, l'admiration infinie dans la lecture guérit la détresse immense du monde «en crise» perpétuelle. «*Ni l'enfer ne loue, ni la mort ne célèbre*», rappelle-t-il en coin.

Ce livre poétique, fragmenté, mythologique, narra-

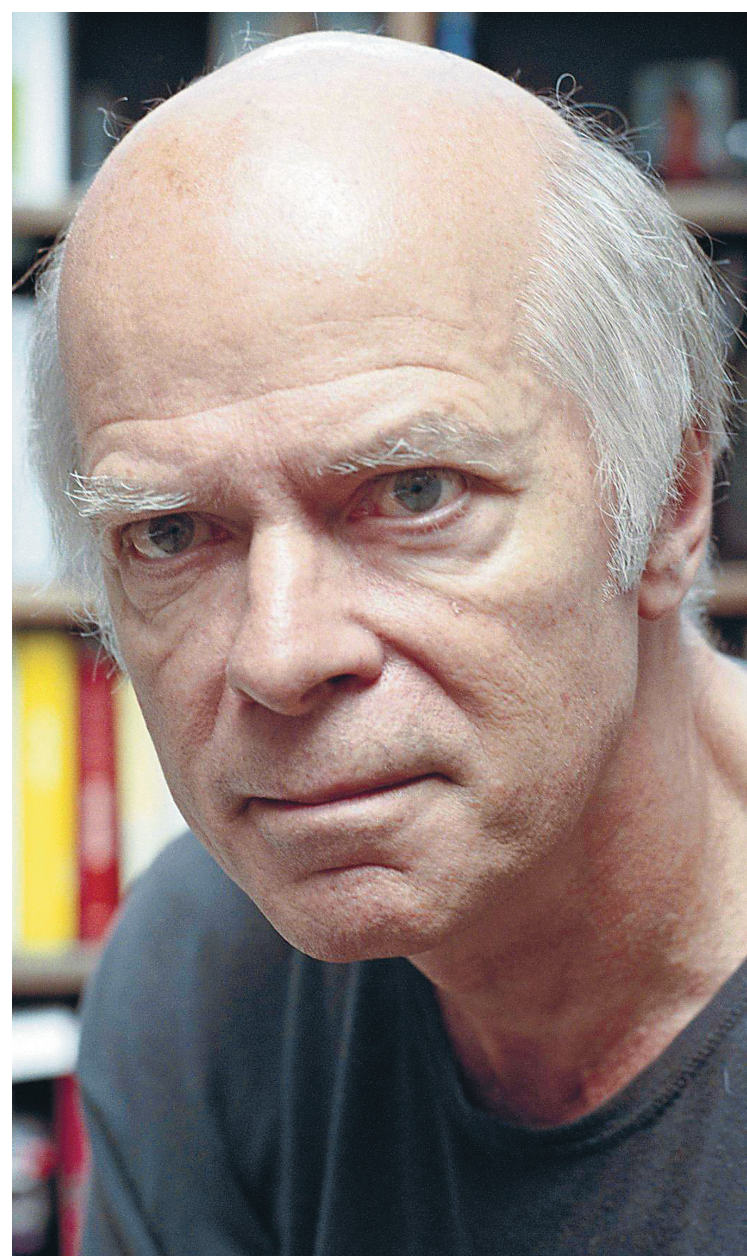
tif est un éventail grand ouvert. «*Il y a du non contemporain bien avant l'homme. [...] D]ans la nature, dans la naissance de tous les vivipares. Le printemps est le Non contemporain en acte. Surgissant.*» Intempestive, sa liberté de croire, de penser, de lire décline de mille manières comment «*se perdre dans son nuage gris ou noir, sa brume, son souffle, son ombre, sa chose, son rêve, son invisible*».

Les pages consacrées à l'œil collectionnent les perles. Trouvailles malicieuses et provocantes: «*Le premier homme est un créateur. Le deuxième est un critique. Le troisième est un professeur.*» Silence.

Qu'on s'entende cependant sur le parricide: si l'élève a dévoré le maître, comme le fils s'est affranchi du père, c'est pour mieux hanter son héritage et le disséminer tel un trésor inépuisable de pains multipliés.

Collaboratrice  
Le Devoir

CRITIQUE DU JUGEMENT  
Pascal Quignard  
Galilée  
Paris, 2015, 253 pages



DIDIER GAILLARD

L'écrivain français signe un manifeste demandant la fin de notre habitude de tout juger.

## LIVRES

PSYCHO-POP

## Arianna Huffington, professeure d'épanouissement

CATHERINE LALONDE

Arianna Huffington ne se brosse pas les dents. Non. Elle pratique, pendant que le dentifrice mousse sur ses gencives, la pleine conscience. L'attention au moment présent. Zoom sur la sensation des soies de la brosse. Inspiration, expiration. Car celle qui a cofondé le *Huffington Post* en 2005, celle qui rappelle avoir été nommée sur la liste des 100 personnalités les plus influentes du *Time Magazine* en 2011 et celle de *Forbes* recensant les femmes les plus puissantes, est désormais chantre de l'épanouissement personnel et de l'équilibre corps-cœur-esprit. L'Éveil, on le sent à la lecture de *S'épanouir. Réussir sans défaillir*, n'est pas loin.

C'est une perte de conscience due à l'épuisement qui fait germer chez Huffington en 2007 la graine du changement. Notre définition du succès est insuffisante et intenable, prêche la soixantenaire dans son quatorzième ouvrage (suivant, rappelons-le, *The Female Woman*, qui posait « contre le mouvement de libération de la femme, pour l'émancipation de la femme féminine », et des biographies de Callas et Picasso autour desquelles des accusations de plagiat ont voltigé). « Pour mener la vie que nous souhaitons, écrit Huffington, la vie que nous méritons et pas seulement celle dont nous nous contentons, nous avons besoin d'un Troisième Paramètre, d'un troisième instrument de mesure de la réussite qui aille au-delà des deux paramètres que sont l'argent et le pouvoir, et qui repose lui-même sur quatre piliers : le bien-être, la sagesse, l'étonnement et la générosité. »

Ce livre, écrit Huffington un peu plus tôt, « est destiné à nous aider à opérer la transition entre la conscience de ce qu'il faudrait faire et sa réalisation concrète. » Et si forcément « l'architecture de notre existence a grand besoin de travaux de rénovation et de réparation », Huffington en sera l'ingénieure éclairée.

## Recette de famille

Car il ne suffit plus, lit-on entre les lignes, d'être parmi le 1% de très, très, très riches — Arianna a vendu en 2011 son bébé média pour 315 millions de dollars, six ans après l'avoir fait naître —, d'incarner le rêve de réussite *made in America* et d'être une parfaite *self-made woman*. Il faut aussi désormais se dire et se sentir épanoui, équilibré, conscient de sa respiration et du moment présent, heureux avec ses enfants,



STEPHEN LOVEKIN AGENCY FRANCE-PRESSE GETTY IMAGES

Le magnat de la presse électronique Arianna Huffington, à New York

ses chiots, ses chatons, philosophe, spirituel et philanthrope. Dixit la fille qui a fait fortune en embauchant des blogueurs non rémunérés.

Vous pensiez être pauvre, un peu, mais heureux ? Il n'y a plus de place désormais pour les perdants magnifiques, et la quête de la perfor-

mance atteint ici une nouvelle réincarnation.

Mais vous pourriez y arriver en vous attelant, bien sûr, à « la réponse provocatrice, mais très sage, d'Arianna Huffington », qui vous indiquera comment réussir, grâce à son salmigondis de recettes méditatives, d'études scientifiques glanées ça et

là, de références à Socrate, Saint-Exupéry, Shakespeare, Steve Jobs, Carl Jung, Rupert Murdoch, Marc Aurèle et, bien sûr, des trucs du gros bon sens de sa grecque de mère. On parle ici de plus de vingt pages de références en fin de bouquin. Trucs bouddhistes, cathos, psychos, sans-crits s'entremêlent dans un *mash-up* 2.0 aux façons d'être des *peoples*, forcément meilleurs, eux, puisqu'ils possèdent déjà les deux Premiers Paramètres de la réussite, l'argent et le pouvoir.

La méditation vous rebute ? Arianna vous conseille le site *donothingfor2minutes.com*. Votre défi : regarder la minuterie défilier, à rebours, pendant 2 minutes, sans toucher à votre clavier ni à votre souris, sans quoi « *You failed/Try again* ». Ou *calm.com*, où des nuages en gros plan et de la musique de bambous entrecroisés sont outils pour refroidir les sangs, si vous arrivez toutefois à dompter les *pop-up* publicitaires qui surgissent sans bouillir d'impatience. Fermer les yeux simplement semble une option hors de portée. Mais n'est-ce pas la confrontation à sa difficulté qui fait l'efficacité réelle d'une méditation ?

*S'épanouir* offre au moins une plaidoirie pour un nouveau regard sur la performance et le type de présence exigés au travail ; et, retournement de veste ? pour une troisième révolution féministe, puisque le modèle de réussite actuel « ne fonctionne pas pour les femmes ».

Mais l'ensemble est d'une arrogance perverse, et défend un discours élitiste complètement aliénant. On conseillera plutôt de retourner à Dôgen (1200-1253), réédité au début de l'été en version poche (*Instructions au cuisinier zen*, Folio, lire aussi l'article ci-dessous). Il rappelle que, si comme il m'arrive lisant *S'épanouir*, les « pensées dispersées galopent comme un cheval sauvage et les émotions bondissent comme un singe de branche en branche », c'est qu'on n'arrive pas à considérer toutes choses comme égales et en harmonie.

Effectivement.

Le Devoir

S'ÉPANOUIR  
RÉUSSIR SANS DÉFAILLIR

Arianna Huffington  
Traduit de l'anglais  
par Perrine Chambon et Odile Demange  
Fayard  
Paris, 2015, 360 pages

PHILOSOPHIE

## Vieilles sagesse pour aujourd'hui

S'il faut en croire les grands auteurs publiés dans la collection Folio Sagesse, être sage, finalement, ce n'est pas si compliqué et ça n'a rien à voir avec des niaiseries du genre « croyez en vos rêves et allez jusqu'au bout ».

LOUIS CORNELIER

Pour Meng zi, un penseur chinois du IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ inspiré par Confucius, la nature humaine est fondamentalement bonne, mais parfois pervertie par les circonstances que la vie impose. Aussi, il faut sans cesse se consacrer à l'étude pour « retrouver son cœur perdu », c'est-à-dire le sens de la compassion, la honte du mal et l'art de discerner le vrai du faux. Ce travail ne peut logiquement aboutir qu'à trouver la règle d'or, qui consiste, on le sait, à ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse. « La Voie est semblable à une grand-route », affirme Meng zi dans le recueil *Aller au bout de son cœur. Comment serait-il difficile de la connaître ? Le défaut des gens est de ne pas la chercher.*

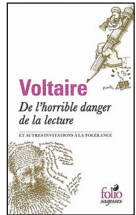
Pour le Romain Épictète, né vers 50 et grande figure du stoïcisme, la « seule voie pour trouver le bonheur » consiste d'abord à distinguer ce qui dépend de nous (opinions, désirs, œuvres propres) et ce qui n'en dépend pas (corps, richesse, les autres), pour ensuite mépriser ce qui relève de la deuxième catégorie et cultiver « le fait de bien juger, de bien penser, d'avoir les propensions, les désirs, les aversions qu'il faut », peut-on lire dans *Du contentement intérieur*. On est loin des recommandations du *Secret* (Un monde différent, 2008).

Pédagogue, l'abbé Fénelon (1651-1715) passe par des fables amusantes et édifiantes pour délivrer les clés de la sagesse. Paix et bonheur, illustre-t-il dans le recueil *Voyage dans l'île des plaisirs*, « sont indépendants de tous ces avantages extérieurs auxquels nous mettons tant de prix » et se trouvent plutôt

« dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu ». Ajoutons : dans la lecture de Fénelon, un remarquable écrivain, plein de finesse et d'allant.

On peut, enfin, compter sur Voltaire (1694-1778) et sur son ironie pour mettre un peu de décapante légèreté dans cette quête de sagesse. Regroupant de courts textes dans lesquels le penseur allègre plaide notamment pour l'éducation des filles et le végétarisme ainsi que contre l'ignorance, le dogmatisme religieux ou autre et les préjugés ethnocentristes, le recueil *De l'horrible danger de la lecture* suggère, par l'entremise de la sagesse d'un « sauvage », que « tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon et très juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; et que ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, et très mauvais pour autrui ».

Résumons : la sagesse, c'est la règle d'or, la simplicité volontaire et la vie avec la pensée. Théoriquement simple, elle est pratiquement exigeante.

Collaborateur  
Le DevoirALLER AU BOUT DE SON CŒUR  
Meng ziDU CONTENTEMENT INTÉRIEUR  
ÉpictèteVOYAGE DANS L'ÎLE DES PLAISIRS  
FénelonDE L'HORRIBLE DANGER DE  
LA LECTUREVoltaire  
Folio Sagesse  
Paris, 2015,  
respectivement 128, 128, 112 et 96 pages

« Vous parlez du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste : il me paraît que tout ce qui nous fait plaisir sans faire tort à personne est très bon et très juste ; que ce qui fait tort aux hommes sans nous faire de plaisir est abominable ; et que ce qui nous fait plaisir en faisant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très dangereux pour nous-mêmes, et très mauvais pour autrui »

Extrait de *De l'horrible danger de la lecture*

6<sup>e</sup> ÉDITION

**VIENT DE PARAÎTRE**

**UNIQUE • FIABLE • COMPLET**

Le tout-en-un de la langue française

UNE REFORTE MAJEURE POUR LA SIXIÈME ÉDITION

**1500** NOUVEAUX ARTICLES

**1500** ARTICLES ENRICHIS

ACCÈS WEB INCLUS

APPROUVÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION, DU LOISIR ET DU SPORT

Québec Amérique  
quebec-amerique.com

Canada  
Conseil des arts Canada Council for the Arts  
SODEC Québec

DÉCOUVREZ-LE EN VERSION IMPRIMÉE ET EN LIGNE !  
[multidictionnaire.com](http://multidictionnaire.com)

**Un million d'exemplaires vendus**

# ESSAIS



CHRISTIAN GASNER GETTY IMAGES

Au Québec, un élève sur cinq serait considéré comme handicapé ou affecté d'un problème d'apprentissage ou d'adaptation.

## Le TDAH est-il une fausse maladie ?

Un médecin français se livre à une critique radicale de ce trouble, qu'il qualifie de « fiction »

LOUIS CORNELLIER



La rentrée scolaire, à notre époque, prend aussi des allures de rentrée médicale. Dans quelques jours, en effet, les enseignants recevront, avec leurs listes de classe, la liste de leurs élèves ayant reçu un diagnostic. Selon des données du ministère de l'Éducation du Québec, un élève sur cinq doit être considéré comme handicapé ou affecté d'un problème d'apprentissage ou d'adaptation. Aujourd'hui, un élève qui éprouve des difficultés scolaires n'est pas un cancre, c'est un malade. Faut-il voir un progrès dans ce changement de paradigme? On peut en douter.

À ce stade, je préfère vous prévenir: cette chronique risque de ne pas faire votre affaire, parce qu'elle s'en prend à un tabou, celui de la pertinence et de la crédibilité des diagnostics liés aux difficultés scolaires.

En 2012, dans son excellent essai *L'imposture de la maladie mentale* (Liber), Alain Bachand contestait notamment la valeur du diagnostic de TDAH (trouble de déficit de l'attention, avec ou sans hyperacti-

uté). Ce trouble, écrivait-il en se fondant sur plusieurs études sérieuses, n'a, pour le moment, pas de causes biologiques identifiables, et son traitement par le Ritalin ne donne pas de résultats probants. Bachand lui attribue plutôt des causes sociales ou psychiques et rejette sa médicalisation. Ce livre n'a toutefois pas eu le retentissement qu'il méritait, peut-être parce que son auteur, fonctionnaire, ne pouvait revendiquer le statut de spécialiste médical.

### Une discussion légitime

La contestation de la valeur du diagnostic de TDAH, de plus, n'est vraiment pas au goût du jour. En 2002, une déclaration de plus de 80 chercheurs et cliniciens du monde entier affirmait que refuser de considérer le TDAH comme une pathologie mentale équivalait à «*déclarer que la Terre est plate, les lois de la gravité contestables et le tableau périodique des éléments une fraude*». En d'autres termes, d'un point de vue scientifique, il n'y avait pas de discussion possible.

Or, certains scientifiques, parmi les meilleurs, croient au contraire que cette discussion doit avoir lieu. C'est le cas du Dr Patrick Landman, psychiatre et psychanalyste français qui signe *Tous hyperactifs?*,

une critique radicale de la valeur du diagnostic de TDAH, et de son préfacier, le psychiatre américain Allen Frances. Ce dernier, en effet, dénonce le surdiagnostic (11% des enfants américains de 4 à 17 ans et 20% des ados de sexe masculin) et le surtraitement du TDAH, qu'il présente comme «*un effet de mode*», nourri par l'industrie pharmaceutique et les médecins. On a transformé «*l'imaturité banale à un âge donné en un trouble psychiatrique*», écrit-il. Dans deux semaines, le philosophe Jean-Claude St-Onge défendra aussi cette thèse dans *Pour en finir avec le dopage des enfants*, aux éditions Écosociété.

Landman, dont l'ouvrage est une magistrale leçon de méthode scientifique appliquée à la psychiatrie, ne reconnaît donc pas la valeur du diagnostic de TDAH. Ce trouble, tel qu'il est défini actuellement, «*n'existe pas*». On ne lui connaît aucun marqueur biologique, les symptômes qui lui sont associés (concentration faible, distraction, impulsivité et hyperactivité) ne lui sont pas spécifiques et les hypothèses neuropsychologiques qui servent à le fonder échouent au test de la scientificité. «*Le TDAH, assène Land-*

*man, est une fausse maladie et les médicaments psychostimulants ne sont pas le traitement de cette fausse maladie.*»

### Une fiction

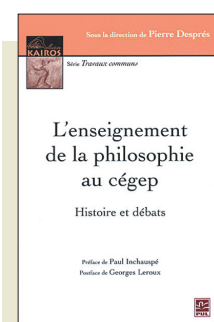
Les gens hyperactifs ou impulsifs, les personnes qui éprouvent des troubles de la concentration existent bel et bien, écrit Landman, mais «*le fourre-tout du TDAH*» est une fiction qui nous entraîne sur de mauvaises pistes de solution, en contribuant «*à psychiatriser des problèmes sociaux, pédagogiques et éducatifs*».

Critique dévastatrice de l'obsession du profit des firmes pharmaceutiques, des dérives de la psychiatrie, des prétentions scientifiques de la neuro-imagerie et de notre propension à nous déculpabiliser en attribuant les difficultés de nos enfants à des causes biologiques, cet essai est un salutaire pavé jeté dans la mare de la mauvaise science.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

**TOUS HYPERACTIFS? L'INCROYABLE ÉPIDÉMIE DES TROUBLES DE L'ATTENTION**  
Patrick Landman  
Albin Michel  
Paris, 2015, 232 pages

## LA VITRINE

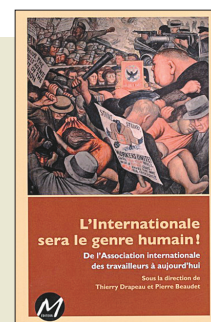


### ÉDUCATION

**L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE AU CÉGEP HISTOIRE ET DÉBATS**  
Sous la direction de Pierre Després  
PUL  
Québec, 2015, 406 pages

Qu'a été, depuis 50 ans, et que doit devenir l'enseignement de la philosophie dans nos cégeps? Voilà la question à laquelle s'attaque cet ouvrage collectif. Cet enseignement, écrit Paul Inchauspé en préface, veut initier à la réflexion rationnelle par la lecture d'œuvres philosophiques, comme l'y invitait le rapport Parent, dans un souci d'éducation civique. Or, à notre époque obsédée par les savoirs «*utiles*», la pertinence d'un tel enseignement est fréquemment contestée. L'histoire de la philosophie au collégial est donc celle de sa mise en cause. En postface, Georges Leroux, une fois de plus, se porte à la défense de cette matière injustement mal aimée. La philosophie, écrit-il, doit bien sûr introduire les étudiants à la rationalité, mais elle doit, en plus, pour s'imposer, faire la promotion des valeurs démocratiques, mettre en avant «*une conception substantielle du lien civique*». Dans une proposition audacieuse, et contestable, Leroux ouvre la porte à une modulation de l'enseignement de la philosophie au collégial (diversification selon les programmes), actuellement dispensé uniformément à tous.

Louis Cornéliier



### ESSAI

**L'INTERNATIONALE SERA LE GENRE HUMAIN! DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS À AUJOURD'HUI**  
Collectif  
M Éditeur  
Saint-Joseph-du-Lac, 2015, 264 pages

Réunissant à travers le monde 19 spécialistes des mouvements sociaux, dont plusieurs Québécois, l'ouvrage collectif, dirigé par Thierry Drapeau et Pierre Beaudet, élabore une réflexion à la suite du 150<sup>e</sup> anniversaire de la création à Londres, en 1864, de l'Association internationale des travailleurs. L'événement, auquel participèrent les syndicats corporatistes britanniques et des éléments plus radicaux, comme Karl Marx, témoigna de la solidarité ouvrière avec la Pologne et d'autres nations opprimées par un empire. L'union de la lutte pour l'égalité sociale et de celle pour l'émancipation politique inspire le livre, qui inclut, avec justesse, dans le courant lancé en 1864, les forums altermondialistes de Porto Alegre au Brésil (entre 2001 et 2005), le mouvement Occupy Wall Street et, bien sûr, notre printemps éral de 2012. Justice et liberté dépassent les siècles et les idéologies.

Michel Lapierre



### BEAU LIVRE

**100 CLASSIQUES DU CINÉMA DU XXÈ SIÈCLE**  
Sous la direction de Jürgen Müller  
Taschen  
Hohenzollernring, 2015, 832 pages

Parue en 2011, l'édition de collectionneur de cet ouvrage typiquement soigné de Taschen n'était pas à la portée de tous les porte-monnaie, voire de toutes les tables à café. Ce bouquin costaud, donc, et ce, dans tous les sens du terme, connaît une seconde incarnation plus petite, mais, paradoxalement, plus attrayante. Dotée elle aussi d'une couverture rigide ainsi que d'un contenu glacé, la nouvelle édition a l'avantage d'être facile à trimbaler, un atout de taille dans la mesure où il s'agit justement du type de livres qu'il fait bon ouvrir au hasard et feuilleter un moment. Pour mémoire, les cent films en question ont tous pris l'affiche entre 1915 (*La naissance d'une nation* de D. W. Griffith) et 2000 (*Tigre et dragon* d'Ang Lee). Chaque titre recensé est accompagné d'une fiche technique, d'une brève analyse qui, la plupart du temps, remet le film dans son contexte historique ou dans celui de l'œuvre de son auteur, et, surtout, d'une kyrielle de photos superbes. Une fois n'étant pas coutume avec ce type de publications se voulant le plus accessibles possible, même le connaisseur y trouvera son compte. De fait, au détour d'une page, un mot, une image font surgir dans l'esprit du cinéphile quantité de beaux souvenirs de cinéma. Voilà qu'on se surprend à vouloir revoir de toute urgence *Nosferatu* de F. W. Murnau, *La grande illusion* de Jean Renoir, *Les enchaînés* d'Alfred Hitchcock, *Le troisième homme* de Carol Reed, *Rashomon* d'Akira Kurosawa, *L'aventura* de Michelangelo Antonioni, *Chinatown* de Roman Polanski, *Blade Runner* de Ridley Scott, *Le silence des agneaux* de Jonathan Demme, *Tout sur ma mère* de Pedro Almodovar... Tous ces films et, oui, les 90 autres aussi!

François Lévesque

## PROF

SUITE DE LA PAGE F 1

Proust, où la madeleine tant chantée devient une McCroquette.

### Et la petite école ?

Dans l'angle mort de la recherche de Bélanger se trouvent les profs du primaire et du secondaire. De *La Scouine* (Albert Laberge, BQ) à l'Émilie Bordeleau des *Filles de Caleb* (Arlette Cousture, Libre Expression) en passant par les personnages de Gabrielle Roy et Anne Hébert, plus récemment dans *La maîtresse* de Lynda Dion (Hamac) ou cette saison dans le premier opus de Sylvie Drapeau (*Le fleuve, Leméac*), on trouve des figures de professeur beaucoup, beaucoup plus posi-

tives. «*Je sors de mon champ de recherche, mais c'est comme si ces professeurs donnaient une éducation de base, essentielle, alors que les universitaires sont vus comme apportant des chaînes supplémentaires. Les connaissances du milieu universitaire sont plutôt présentées, dans les romans, comme inutiles. Alors qu'à la petite école, le prof est une sainte personne, qui fait don de soi, qui réussit à donner le savoir nécessaire pour évoluer dans une société. Ce sont des Marguerite Bourgeoys, des Marie de l'Incarnation... et rarement des hommes. Alors que dans les romans québécois, je n'ai rencontré encore aucune professeure d'université femme...*» Qu'est-ce que cela peut bien révéler de l'imaginaire de nos auteurs?

Le Devoir

## L'école? Pas besoin...

Le savoir comme carcan, Michel Biron en a parlé dans son étude *Portrait de l'écrivain en autodidacte* (2007). Le Québec, souligne-t-il, compte sur plusieurs personnages d'autodidacte et d'écrivains autodidactes qui participent, «*sans se disqualifier, à une tradition d'écriture fondée sur l'invention et la spontanéité. Loin d'être exclus de la culture, ils en sont, d'une façon paradoxale, les porte-parole les plus authentiques et les plus féconds. Ce sont eux qui, exerçant librement leur goût pour la culture, échappent au conforme de la transmission scolaire et constituent, sans le revendiquer et parfois même sans le savoir, une filiation intellectuelle particulièrement riche. Parce que la culture ne leur est pas donnée sous la forme d'un héritage ou imposée sous la forme d'une dette, ils peuvent s'adonner en toute liberté à l'écriture, comme à une passion nouvelle qui s'accorde à un rêve de culture plus général.*» Si la tendance selon lui s'atténue après la Révolution tranquille («*Paradoxalement, plus le Québec se scolarise — rappelons que l'instruction obligatoire date de 1943 —, plus la figure de l'autodidacte s'impose comme modèle*»), Biron, professeur à l'Université McGill et chercheur, nomme en exemple les personnages de Gérard Bessette et Philippe Aubert de Gaspé père, mais aussi ceux de Réjean Ducharme, ou le François Galerneau de Jacques Godbout. Entre autres.



# Relations

Pour qui veut une société juste

## NOUVEAUTÉS

Langues et territoires, la chronique poétique de **Natasha Kanapé Fontaine**, accompagnée des œuvres de Fanny Aïshaa, et le Carnet signé **Bernard Émond**

[www.revuereactions.qc.ca](http://www.revuereactions.qc.ca)

